

théâtre du jorat, mézières

Réunir l'irréconciliable

Constellation d'aveux et de dérailllements, *La Réunification des deux Corées* de Joël Pommerat ausculte nos façons d'aimer — et de manquer d'amour.

Le spectacle s'organise comme une mosaïque de scènes indépendantes, reliées par une obsession commune : la difficulté d'aimer. Chaque fragment expose un moment de crise entre deux êtres — couple, famille, amis, anciens amants. Des moments de bascule, où l'amour se dérobe, se déforme ou se contredit. Ainsi, dans *La dispute*, deux femmes s'affrontent jusqu'à l'épuisement dans une querelle sur la vérité de leur relation, chacune exigeant à l'autre de rendre ce qu'elle a pris d'elle. La pièce met en évidence combien aimer revient souvent à vouloir posséder, retenir, contrôler l'autre, jusqu'à l'absurde ou au monstrueux.

On entre chez Joël Pommerat par le noir, cette matière souple où la mémoire voit mieux que les yeux, l'espace n'explique jamais, il aiguise. « Le metteur en scène dirige par l'écoute », confie Marie Piemontese, l'une des actrices historiques de la Compagnie du dramaturge et metteur en scène français. Le pari ? « Rester poreux », répondre à ce qui advient, un rien qui vous percute, un geste qui s'invente. Le théâtre comme une chambre d'échos où l'on s'improvise vivant, mais avec une retenue quasi-bergmanienne : « une puissance contenue, une sidération calme ». On voit le cœur battre sans qu'il ne déborde.

Amour prison

Le titre — métaphore célèbre désormais — vient d'images : ces familles coréennes séparées qui se retrouvent briè-

vement dans un gymnase. « On ne rencontre pas l'être aimé, on le reconnaît », avance Pommerat. James Cameron ne dit pas



« La réunification des deux Corées » © Agathe Pommerat

autre chose dans sa franchise épique et intime, *Avatar*. L'amour, ici, n'est pas un sujet, c'est un poste frontière. Les scènes — divorce sans faute, jalousie de sœurs, instituteur ambigu, amitié qui vire au combat — sont autant de contrôles d'identité. On réclame des papiers : « rends-moi ce que tu m'as pris », « je veux te garder ». Les protagonistes monnaient un souvenir, apparaissant enfermés dans une idée de l'amour, plutôt que de le vivre. Tout est là.

On guette les inflexions, ces crans de dramaturgie, où un banal bascule. Prenez l'une de ces vingt scènes, *Divorce*. Une voix off d'avocate (Marie Piemontese) infuse de la coulisse, jamais localisable. Elle interroge une femme qui voudrait quitter un mariage impeccable mais désert, sans amour. Citation assumée de Bergman, la voix amplifiée devient enveloppe fantomatique, le quotidien se trouble comme un rêve qui n'ose pas s'avouer cauchemar. On se souviendra surtout d'Argent, la prosti-

tuée et le prêtre de Province. Archétype promis au cliché, retourné comme un gant. À la reprise récente, Joël Pommerat déplace légèrement la posture du prêtre : une masculinité « non jugée » apparaît, sans assignation. C'est un principe chez lui : ne jamais enfermer un personnage dans sa fonction. Même le costume de la travailleuse du sexe évolue, quittant l'ostensible pour une pudeur de déshabillé.

Non-dit

Face à tant d'acuité, il faut pourtant noter quelques petits cailloux en chaussure. La mécanique de la rupture — face-à-face, marchandage, reproche — se répète et, par endroits, s'explique trop. Et, malgré le retournement de clichés, des figures féminines restent parfois politiques de l'absence masculine : femme qui quitte, sœur jalouse, épouse battue qui rêve de reconquête. La pièce, par sa forme même, joue avec cette impasse. Mais voilà : un contrepoint respire constamment. Un chanteur androgyne, intercesseur entre les scènes, escorte les métamorphoses. Et l'équipe — troupe historique — distille cette « sidération calme » que Piemontese

définit si bien : chez Pommerat, « tout ne se dit pas », la parole peut « énoncer l'inverse de ce qui se joue ». C'est peut-être la clé de la pièce : dans ce théâtre qui prétend réunifier des moitiés, quelque chose insiste à se défaire. On s'aime comme on se rate, sans cesse. Et l'on continue, une vie durant. Effet-miroir garanti avec nos vies en sursis.

La force de la pièce n'est pas de prouver que l'amour est impossible, mais d'éclairer l'endroit précis où il bascule en possession. Là où l'on confond garder et aimer, payer et réparer, nommer et comprendre. *La Réunification...* ne console pas, elle nous rend plus attentifs. À l'autre, à ce que nous lui faisons en croyant l'aimer. À ce que la scène, unique, sait faire : rendre au réel sa part d'incontrôlé.

Bertrand Tappolet

La Réunification des deux Corées.

Théâtre du Jorat, 3 et 4 octobre.